

Variation et conservation linguistiques en portugais : identité sémantique des unités verbales et invariance langagière¹

Márcia Romero²

Résumé

Notre travail apporte une réflexion sur les concepts d'invariance et de geste mental qui se trouvent au fondement de l'activité langagière selon la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives et sur leurs contributions à la formation des structures cognitives soutenue par une approche de la production-reconnaissance des sens au travers des formes verbales. Pour cela, nous proposons une analyse des données articulant une caractérisation invariante de l'identité sémantique de deux verbes en portugais brésilien à des principes réguliers de variation qui expliquent, en ce qui concerne le portugais européen, une partie de la variation interlangue. Le but de cette discussion est de montrer comment cette approche converge avec les travaux inscrits dans le paradigme de l'énonciation.

Mots-clés : activité langagière ; geste mental ; invariance ; variation intralange et interlangue.

Abstract

Our work reflects upon the concepts of invariance and mental gesture that are at the basis of linguistic activity according to the Theory of the Predicative and Enunciative Operations and its contributions to the formation of cognitive structures supported by an approach of production and recognition of meanings through verbal forms. In order to do so, we propose an analysis of data that articulates an invariant characterization of semantic identity of two verbs from Brazilian Portuguese to the regular principles of variation that explain part of the interlanguage variation related to European Portuguese. The aim of this discussion is to show how this approach contributes to the works subscribed to the paradigm of enaction.

Keywords: linguistic activity ; mental gesture ; invariance ; intralinguistic and interlinguistic variation.

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre du projet de recherche *Lexique et Énonciation : systématisation du fonctionnement verbal* (FAPESP 13/07572-0, São Paulo, Brésil). Nous tenons à remercier Sarah de Vogüé et Christelle Dodane pour leur lecture attentive et leurs importantes contributions.

² Université Fédérale de São Paulo, Brésil. E-mail : marcia.romero@unifesp.br.

Introduction

Se situant dans le cadre de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives, notre discussion s'inscrit dans une réflexion sur les concepts d'*invariance* et de *geste mental* qui, d'après ce référentiel, se trouvent au fondement de l'activité langagière. En ce qui concerne l'*invariance*, il s'agit d'un concept permettant d'aborder la variation intralangue et interlangue à partir d'une approche qui diffère radicalement de celle des universaux langagiers et des principes innés ; quant au *geste mental*, qui introduit « la relation entre, d'un côté, toute notre activité sensorimotrice, et, d'un autre côté, nos gestes en vue d'une action » (Culioli, 2011 : 8), il pose l'activité cognitive comme étant marquée à la fois par l'effort et la tendance « à maintenir le dynamisme d'un système ouvert au contact avec l'imprévu » (Culioli & Normand, 2005 : 264). Comme nous allons le constater par la suite, ce geste en vue d'une action, i.e. une forme de rationalité non consciente qui se joue dans les interactions, est décrit comme une activité interne orientée, constructive et régulée, comme un *telos*³ (Culioli & Normand, 2005 : 260-261). Le concept de *telos*, en tant qu'il s'oppose au finalisme, recoupe la position selon laquelle :

(...) la cognition, en tant qu'action inscrite dans un corps, est toujours dirigée vers quelque chose qui manque : d'une part, il y a toujours un pas suivant pour le système dans son action perceptivement guidée ; et d'autre part, les actions du système sont toujours dirigées vers des situations qui ont encore à se concrétiser. La cognition au sens d'action incarnée pose donc tout à la fois des problèmes en même temps qu'elle spécifie les chemins qui doivent être tracés ou frayés pour qu'ils soient résolus. (Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 279)

Dans le présent travail, cette question est examinée en prenant comme point de départ la variation intralangue, i.e. la variation sémantique des verbes PARTIR (*casser, partir, rompre, etc.*) et QUEBRAR (*casser, briser, ne pas tenir, etc.*) en portugais brésilien (PB), et l'invariance susceptible de rendre compte de la créativité discursive observée dans cette langue. Cet examen nous conduit ensuite à discuter les scénarios énonciatifs liés à d'éventuels principes tenus pour des invariants langagiers qui permettent d'expliquer cette fois-ci la variation interlangue, en l'occurrence les variations linguistiques actuellement en cours entre portugais brésilien et européen.

L'approche du lexique ici proposée, en articulant une caractérisation invariante de l'identité sémantique des verbes à des principes réguliers de variation, vise à montrer, comme l'a bien observé Culioli, que « le langage n'est pas extérieur au sujet (terme employé, faute de mieux, pour éviter *locuteur* ou *parleur*), mais est dans une relation complexe d'extériorité-intériorité (...) » (Culioli, 1999a : 19) due à une activité mouvante, « qui aboutit à des formes déformables, à de l'instable stabilisé (etc.) » (Culioli, 1999 : 18), et que l'auteur lui-même fait correspondre à l'épigenèse, à une anthropologie des pratiques humaines, culturelle et historique⁴.

³ Selon Culioli, l'une des sources de ses réflexions concernant le *telos* est le travail de Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Seuil, 1970. Voir Culioli & Normand (2005 : 261).

⁴ Finalement, cela rejoint l'approche énaïve, pour qui « la cognition n'est pas un ensemble d'outils dont la finalité est celle de construire et manipuler des modèles de la réalité externe indépendamment de l'être vivant » (Magro, 2002 : 32), mais c'est « le fruit d'une histoire ontogénique de congruence avec le milieu, [...] duquel prend effectivement partie, dans le cas des êtres humains, le langage » (Magro, 2002 : 24) : « le monde connu et vécu émerge dans le processus de vivre en soi, qui, de son côté, est déterminé par la structure biologique particulière, dynamique, historique et contingentielle de l'être qui connaît » (Magro, 2002 : 24).

1. Activité langagière et invariance

La définition du langage comme activité signifiante de l'espèce humaine qui « ne consiste pas à véhiculer du sens, mais à produire et à reconnaître des formes en tant que traces d'opérations » (Culioli, 1990 : 26), a pour conséquence que le sens n'est appréhendable qu'à travers les énoncés (les textes), au travers des formes spécifiques des langues et de leurs agencements où il se (re)construit nécessairement. Elle a aussi pour conséquence que la variation, que ce soit celle observée au sein d'une langue ou celle qui se matérialise au travers de la diversité des langues, est susceptible d'être rapportée aux diverses figures d'un même jeu⁵, lié quant à lui à ce qui serait des principes invariants du langage. Comme le note Culioli, il faut :

(...) qu'il y ait un certain nombre de propriétés communes pour que nous puissions acquérir des systèmes linguistiques équivalents. On posera que, parmi l'ensemble des phénomènes (propres aux agencements dans une langue donnée) (...), il existe un sous-ensemble qui, effectivement, peut-être ramené à un certain nombre de catégories, de schémas, de relations, de termes primitifs, d'opérations, d'enchaînements d'opérations qui vont nous permettre de dégager des *invariants* que l'on retrouve, sous-jacents à l'activité de langage, quelles que soient les langues que l'on considère. Mais le véritable problème, nous le constatons, c'est qu'il n'existe pas de correspondance terme à terme entre, d'un côté, des marqueurs dans une langue donnée et, d'un autre côté, des catégories invariantes que nous retrouverions à travers les langues. (Culioli, 1990 : 14-15)

En ce qui concerne le concept de *marqueur*, il correspond, dans une langue donnée, aux formes empiriques, en tant qu'elles sont les traces des opérations langagières qui ont lieu au cours du processus énonciatif de production et compréhension. La non correspondance terme à terme signalée dans l'extrait exprime ainsi qu'il n'y a pas d'équivalence entre les marqueurs propres au niveau linguistique, et les invariants qui sont eux constitutifs du niveau cognitif.

Le niveau cognitif (niveau I) renvoie à l'élaboration de notions, construit théorique étroitement lié à notre activité cognitive et affective :

(...) qu'il s'agisse de notre activité sensori-motrice dans le monde physique ou de nos élaborations culturelles. En fait, il n'existe pas de notions, en tant que faisceaux de propriétés, qui ne soient d'ordre physico-culturel. Dit autrement, il n'existe pas de séparation radicale entre les propriétés physiques, hors culture, et les propriétés issues d'une culture. Cette dernière est, elle-même, le plus souvent imbriquée avec des pratiques techniques, où le geste et l'outil se combinent dans des conduites signifiantes, ritualisées ou non (...). (Culioli, 1999a : 161-162).

Le niveau linguistique (niveau II) renvoie à l'énoncé, au « texte, oral ou écrit, en production ou en compréhension, dans une langue naturelle » (Culioli, 1999a : 161). Comme nous l'avons remarqué, l'énoncé est la trace de l'activité notionnelle (niveau I) : « il s'agit en effet surtout des traces textuelles, mais on prendra aussi en compte les gestes, y compris les gestes faciaux que sont les mimiques et les gestes phoniques que sont la prosodie et l'intonation » (Culioli 1999a : 162). C'est à partir du niveau II que l'on appréhende les notions, des propriétés physique-culturelles inaccessibles en tant que telles.

⁵ Il est intéressant de penser à ce que dit Maturana, quand il explique que, pour un observateur, les interactions linguistiques se montrent comme des interactions sémantiques et contextuelles, mais ce que nous avons dans les interactions, ce sont pourtant « des concaténations enchaînées des comportements déterminés structurellement » (2014 : 183). « Donc, le contexte duquel le produit d'une interaction linguistique dépend est complètement déterminé dans la structure des organismes en interaction [...] » (2014 : 184). D'ailleurs, un système déterminé structurellement signifie « qu'il est déterministique et que, dans son opération, le choix est hors de question. Mais cela ne signifie pas qu'il est nécessairement prévisible » (2014 : 196).

La forme empirique, dans cette optique, ne saurait pas traduire des représentations du niveau I qui lui seraient préexistantes. La difficulté est justement là. Mais où réside cette difficulté, réside aussi ce que l'on considère comme la plus belle trouvaille de cette théorie, car c'est de la non adéquation entre les niveaux I et II que découlent des phénomènes qui sont simultanément stables et plastiques, dotés d'une stabilité déformable qui recouvre la variation, l'ajustement intersubjectif, le jeu sous toutes leurs formes :

(...) il y a toujours, au sens le plus fort, construction interprétative des phénomènes de surface par les énonciateurs ; il y a toujours prolifération du langage sur lui-même ; nous avons toujours un jeu de formes et un jeu de significations. La communication se fonde sur cet ajustement plus ou moins réussi, plus ou moins souhaité (...). Ainsi, on comprend mieux pourquoi un texte n'a pas de sens en dehors de l'activité signifiante des énonciateurs, et pourquoi l'ambiguïté (et le malentendu) sont non seulement explicables, mais encore partie intégrante du modèle (...). (Culioli, 1999 : 48)

Le niveau II configure donc le niveau I en même temps qu'il y donne accès. Et, dans cette configuration, il y a toujours du reste, parce que, d'un côté, il n'y a pas de relation terme à terme entre les deux niveaux, de l'autre, le niveau II, en correspondant à une « mise en forme » du niveau I (Culioli, 1999b : 10), construit un événement énonciatif qui délimite la notion, qui la fragmente. Bref, il y a simultanité entre les niveaux, mais ils ne sont pas dans une relation d'univocité (« on n'a pas un marqueur – une valeur », Culioli, 1990 : 22) : « on ne dit pas que le cognitif fonde le linguistique (...) pour la bonne raison qu'il n'y a jamais coïncidence. Le niveau II ne fait qu'essayer de reformuler le cognitif, la langue est une re-construction du cognitif » (De Vogüé, 2011 : 41), et non le reflet d'élaborations cognitives indépendantes.

Si l'on reprend maintenant le terme *forme*, nous voyons qu'il renvoie à la forme empirique (niveau II), mais également aux opérations soutenant l'agencement des marqueurs, aux *formes abstraites*. La stabilité déformable constitutive des phénomènes du langage « requiert que nous travaillions sur des formes. Mais il s'agit ici de formes abstraites que nous construisons à partir d'une forme empirique » (Culioli 1990 : 129). Ce travail est propre au niveau métalinguistique (niveau III) dont le but est de (re)construire les formes abstraites, i.e. les invariants dont telle forme empirique est le marqueur.

En résumé, l'activité de langage ne peut être analysée qu'à travers les énoncés dans les différentes langues. L'énoncé renvoie au niveau linguistique (niveau II) qui permet d'accéder au cognitif (niveau I), niveau où se joue en simultané l'élaboration d'une notion qui, par contre, ne sera jamais intégralement appréhendée par l'énoncé lui donnant corps. Cela s'explique par le fait que la *réalité qualitative* que constitue la notion n'est pas stabilisée ou fixée d'avance ; nous n'avons pas de :

(...) blocs matériels munis de sens stables, stockés en mémoire, qu'il suffit d'enchaîner pour produire le texte et de la signification, le tout récupérable à l'autre bout pour l'auditeur (...). Au lieu de représentations d'ordre classificatoire, conservées en magasin, inertes et inaltérées, nous nous apercevons que nous avons affaire à [ce qui ne cesse] de se réorganiser et de se déformer (Culioli, 1997 : 10).

L'invariant est alors « le jeu entre II et I, à savoir ce qui par-delà les variations néanmoins contraint II et le configure » (De Vogüé 2006 : 310). On déploie la variation pour reconstituer la forme abstraite, la figure invariante, déformable, *ce geste d'ordre langagier* qui à chaque fois qu'il y a variation se voit momentanément stabilisé.

2. Invariance intralanguag

L'invariance s'exprime par les différentes façons dont les différentes langues appréhendent le niveau I, ce qui donne à voir une prolifération qui ne se fait pas sans contraintes et sans certaines orientations ou tendances (De Vogüé, 2006 ; Romero & Flores, à paraître). Elle convoque un ensemble de rapports réguliers (entre des termes), avec une marge de variation.

Cependant elle se manifeste également au travers de phénomènes opérant au sein d'une même langue, et cela pour deux raisons : d'abord, parce que la variation inhérente à une unité linguistique donnée peut être expliquée, elle-même, par un schéma invariant, par une forme abstraite déformable, qui répond, en plus, dans les énoncés où cette variation se manifeste, à des principes langagiers invariants, à des mécanismes énonciatifs généraux ; ensuite, parce que ce schéma invariant peut se matérialiser, dans une langue donnée, à travers différentes catégories, ce qui s'explique par le fait que « la notion est quelque chose de virtuel et de productif. Elle n'est pas donnée dans toutes ses acceptions et c'est pour cela qu'elle ne peut pas correspondre à une unité lexicale. Elle est un générateur d'unités lexicales » (Bresson, in Culioli, 1990 : 54).

Avec la notion, on fait référence à un ensemble de propriétés d'ordre qualitatif qui n'est pas lié à une catégorie en particulier (verbe, nom, etc.) et qui consiste en un élément pré-verbal noté < être P > : « la notation *être P* (...) cherche à capter ce caractère prédicatif et strictement qualitatif des notions » (Culioli, 1999b : 82). Une illustration peut être donnée par < être PART >, auquel s'associe un schéma invariant se manifestant, de différentes façons en portugais brésilien (PB) : *partir o bolo*, *partir os laços*, *partir de casa*, etc. (couper le gâteau, briser l'attache, partir de chez soi, etc.) ; *uma partida difícil*, qui fait référence soit à *une partie difficile*, et nous parlons ici d'un jeu, soit à *un départ difficile*, etc. ; *a parte*, que l'on trouvera soit dans *a parte do bolo* (une partie du gâteau), soit dans *uma das partes do contrato* (l'une des parties du contrat) ; pour ne pas parler de *repartir* (répartir), *partilhar* (partager) et de tant d'autres unités lexicales où la notion < être PART > se fragmente en prenant corps dans un énoncé.

La fragmentation (individuation) de la notion correspond à la construction d'*occurrences*, concept qui exprime l'ancrage notionnel, *i.e.* l'incarnation de la notion par le truchement de formes agencées : la notion est instanciée, au sens où elle prend corps à travers l'énoncé qui la donne à voir. L'énonciation construit des occurrences, dont la principale caractéristique est leur ambivalence intrinsèque : elles sont en même temps *singulières*, car propres à l'énoncé, où l'on observe des stabilisations différentes du schéma invariant notionnel, et *conformes à la notion*⁶.

Cette ambivalence va de pair avec la thèse majeure de la théorie, qui soutient un hiatus irréductible entre le niveau I et le niveau II. En effet, si, d'un côté, la notion est indicible, si elle n'existe pas sans ce qui lui donne forme, d'un autre côté, la notion ne se résume jamais à l'une ou à l'autre de ses occurrences parce qu'elle ne peut pas être réduite à des représentations préexistantes pouvant être récupérées dans les énoncés.

À travers une unité dans une langue donnée, se mettent en place des rapports qui se déploient diversement. Il y a donc une invariance qui est spécifique à cette unité (par delà ses variations), et une invariance due, quant à elle, à des mécanismes énonciatifs généraux constitutifs des occurrences notionnelles et qui rendent compte de la variation. Et ces deux invariances interagissent, comme on le verra par la suite. Mais, dans un cas comme dans

⁶ Elles définissent toutes d'une part des modes d'altérité entre elles et d'autre part un certain rapport à la notion.

l'autre, « c'est bien toujours du jeu entre les niveaux I et II qu'il s'agit » (De Vogüé 2006 : 329).

3. PARTIR et QUEBRAR en portugais du Brésil

Le verbe *partir* présente une vaste variation d'emplois en PB, comme on le voit dans les deux exemples qui suivent, pour ne mentionner qu'eux, où les proximités sémantiques tendent à le rapprocher d'unités voisines, qui sont nettement disparates : *Ele partiu o bolo* (Il a coupé le gâteau), proche de *cortar* (couper) ; *Ele partiu sem olhar para trás* (Il est parti sans regarder en arrière), proche de *ir-se embora* (s'en aller).

Nous allons prendre en considération les énoncés auxquels *partir* s'intègre en examinant non pas les valeurs sémantiques obtenues, ni les constructions variées qui sont déployées, mais en essayant de reconstituer le schéma invariant mis en jeu et qui soutient valeurs et constructions, ainsi formulé : *PARTIR convoque des éléments unis qui forment une unité (qui font l'UN) pour exprimer leur désunion (pour exprimer que cet UN est DÉSUMI)*.

Cette hypothèse de formulation signale qu'à chaque fois que l'on emploie *partir*, son énonciation convoque ce qui constitue l'UN (des *éléments unis*). C'est cet UN sur lequel la partition est instaurée que l'analyse va toujours s'efforcer de rendre explicite.

(1) *(Ele) Partiu a estatueta em mais de cem pedaços.*

(Il a cassé la statuette en plus de cent morceaux.)

L'UN renvoie ici au terme *a estatueta* (la statuette) d'où proviennent des parties dont la nature est celle de l'UN : ce sont des *morceaux* de *statuette*.

(2) *Use a espátula para partir os ovos mexidos em pedaços.*

(Utilise la spatule pour séparer les œufs brouillés en morceaux.)

L'UN renvoie ici au terme *os ovos mexidos* (les œufs brouillés) d'où proviennent des parties dont la nature est celle de l'UN : des *morceaux* de *œufs brouillés*.

(3) *Enquanto os macacos podem partir um galho para utilizá-lo para pegar insetos.*

(Tandis que les singes peuvent casser une branche pour l'utiliser pour attraper des insectes.)

L'UN renvoie au terme *a árvore* (l'arbre), qui n'est pas ici mentionné explicitement, mais d'où proviennent des parties, à savoir *um galho* (une branche) dont la nature est celle de l'UN : *une branche*, c'est de *l'arbre*.

(4) *Não parta! Essa é a hora de todos os que amam o Rio de Janeiro ficarem aqui.*

(Ne pars pas ! C'est l'heure où tous ceux qui aiment Rio de Janeiro restent ici.)

L'UN renvoie à la localisation d'un sujet (*tu*) par un site d'origine *aqui* (ici, Rio de Janeiro) auquel il s'intègre. Les parties correspondent à la séparation du sujet par rapport au site qui le localise. Au terme de cette séparation, le sujet et le site seront deux parties séparées, l'UN étant ainsi désuni.

(5) *A ideia partiu de alunos de gastronomia.*

(L'idée est partie des étudiants en gastronomie.)

L'UN renvoie à la localisation de *a ideia* (l'idée) par un sujet donné. *A ideia partiu* (L'idée est partie) exprime bien la séparation, en l'occurrence le fait que l'idée soit séparée des étudiants

en gastronomie qui en étaient l'origine. Elle permet dès lors d'envisager en définitive *l'idée* qui prend de l'autonomie parce qu'elle se réalise.

(6) Eu *parto* de um princípio simples: a cada ato, uma consequência.

(Je *pars* d'un principe simple : à chaque acte, une conséquence.)

On *part* d'un principe, d'un présupposé, d'une hypothèse, etc. L'UN renvoie à la localisation de *principe*, *présupposé*, *hypothèse* par une instance donnée (celle qui pose ou admet *principe*, *présupposé* ou *hypothèse*). Cette instance est le point d'origine pour que quelque chose s'effectue, se vérifie. C'est le point dont quelque chose découle : *un principe* renvoie à une proposition qui est à l'origine première de quelque chose ; *un présupposé* renvoie à la condition nécessaire pour quelque chose ; *une hypothèse* renvoie à ce qui doit être vérifié et qui soutient (*hypo*) la thèse. Ces termes font donc référence aux propositions que chacun soutient. Dans notre exemple, *partir* n'exprime pas seulement l'origine (le principe supporté par quelqu'un) : il convoque cette origine pour exprimer qu'il s'en sépare, étant donné que ce qui est visé est ce qui en découle (quelque chose qui est à vérifier). Si *principe* localise le point d'origine, *partir* exprime une séparation par rapport à ce point d'origine. Cette séparation permet d'atteindre les effets de ce point (les effets du principe) : il s'agit d'une partie du UN d'origine (un effet de ce principe comme les morceaux étaient des morceaux de la statuette).

(7) Cada uma seguiu seu caminho sem *partir* o nó já formado.

(Chacune a suivi son chemin sans *rompre* le nœud déjà formé.)

L'UN est ici l'union étroite entre les gens telle qu'elle est exprimée par le terme *nó* (nœud). Et c'est cette union qui aurait pu ne plus se vérifier.

(8) (*Ele*) *Partiu* os laços da prepotência de uma faraônica ditadura.

(Il *a brisé* l'attache de la prépotence d'une dictature pharaonique.)

L'UN est l'union forcée entre la nation et le gouvernement dictateur exprimée par le terme *os laços* (l'attache), union qui ne se vérifie plus.

(9) O vínculo que nos prendia *se partiu*.

(Le lien qui nous attachait *s'est cassé*.)

L'UN est le lien entre les parties exprimé par *o vínculo* (le lien), et ce lien ne se vérifie plus.

Ces énoncés, quoi qu'ils aient pour fondement un même schéma invariant, donnent lieu à trois groupes de fonctionnement selon la façon dont l'UN est mobilisé.

Nous avons un 1^{er} groupe où l'UN est conçu dans son entièreté, comme un être unique, ce que l'on note (X). Il nous donne des parties, communément matérialisées dans les énoncés par les termes *pedaço* (morceau), *metade* (moitié), *parte* (partie), etc. Il y a un être unique (X) sur lequel se produit la partition, ce qui finit par configurer une division en éléments dont la grandeur est mesurable, ce que l'on note (Y). La principale caractéristique du 1^{er} groupe c'est que (X) est susceptible d'être divisé, de donner lieu à des parties (rapport *tout-partie*). Autrement dit, il y a un terme qui se présente comme un élément dont la qualité UNE correspond à ce qui fait son intégrité ou son entièreté (X) : il est alors celui d'où proviennent des parties (Y).

Nous trouvons dans ce groupe les énoncés (1), (2) et (3) ci-dessus. Pour ne reprendre que l'énoncé (1), le terme *a estatueta* (la statuette) est appréhendé comme l'UN pris dans son intégrité (X), et donc comme l'élément d'où proviennent des parties (Y), ce qui nous donne *mais de cem pedaços* (plus de cent morceaux).

Le 2^{ème} groupe est constitué d'énoncés où (X) renvoie à un UN dont l'unité se caractérise par un rapport circonstanciel de localisation : il y a un *terme localisé* par un *site localisateur* et ce site localisateur s'entend comme point d'origine, au sens où *terme localisé* et *site localisateur* formaient initialement une unité (UN). La partition, en rompant le rapport de localisation, fait que le terme localisé quitte son origine première et se manifeste dans l'espace-temps (Y). Dans ce groupe, il n'y a pas de partition intrinsèque de (X), il n'y a pas de rapport *tout-partie* : le terme localisé est celui qui part, celui qui s'intègre en quelque sorte à un départ quand cesse sa localisation circonstancielle par rapport à un site donné. Le *départ* se présente alors comme une manifestation spatio-temporelle (un trajet) dont la nature peut varier (d'un point à l'autre dans l'espace, du champ subjectif à l'effectif, d'une cause à son effet, etc.).

Les énoncés (4), (5) et (6) font partie de ce second groupe. Reprenons les deux premiers : en (4), nous avons d'abord la localisation d'un sujet (*tu*) par un site d'origine *aqui* (ici) auquel il s'intègre, ce qui nous donne l'UN (X), puis la séparation de ce sujet par rapport à ce même site, de sorte que (Y) est ce qui est susceptible d'actualiser un parcours, un départ ; en (5), l'UN renvoie à la localisation de *a ideia* (l'idée) par un sujet donné. *A ideia* est le terme localisé dont le site d'origine est *alunos de gastronomia* (des étudiants en gastronomie), et est aussi ce qui prend de l'autonomie vis-à-vis de ce site en se réalisant : l'idée s'effectue spatio-temporellement (se réalise) et dès lors se sépare. (X) et (Y) sont alors respectivement l'idée localisée (l'idée des étudiants) et l'idée qui quitte le champ subjectif pour se concrétiser.

Le 3^{ème} groupe est constitué des énoncés dans lesquels la partie n'existe pas en dehors de (X) lui-même : *partie* renvoie ici aux personnes engagées dans un acte qui les lie. L'UN (X) prend la forme d'une unité dont les parties n'existent que par le lien établi (il n'y a pas de X susceptible d'être intrinsèquement divisé, comme dans le 1^{er} groupe, ni de X origine, intégrant en tant que telle la perspective d'une séparation circonstancielle, comme dans le 2^{ème} groupe). Dans ce groupe, il n'y a de *parties* que tant qu'il y a des liens les unissant. Il ne résulte de la partition ni des parties restantes (comme dans le 1^{er} groupe), ni des départs (comme dans le 2^{ème} groupe) : il en résulte la perte du statut de *partie*.

Les énoncés qui appartiennent à ce groupe sont (7), (8) et (9). Prenons l'exemple (7). Dans ce cas, le terme *nó* (nœud) est appréhendé comme marquant une union étroite entre les gens, eux-mêmes conçus comme des parties, unies (X) par le lien qui les attache ; dès lors que le nœud est rompu, cela conduit à l'inexistence de ce lien qui les attachaient, et c'est le statut même de *partie* qui perd toute validité : sans le nœud, les gens en question ne sont plus parties de quoi que ce soit.

Passons maintenant à l'étude du verbe *quebrar* en PB.

Ce verbe, lui aussi, présente une vaste variation en PB : *Ele quebrou o vaso* (Il a cassé / brisé le vase) ; *O carro quebrou* (La voiture est en panne) ; *Uma grande onda se quebrou sobre a embarcação* (Une grande vague a déferlé sur le bateau) ; *Ele quebrou a promessa de não se casar* (Il n'a pas tenu sa promesse de ne pas se marier), etc.

Nous gardons les procédés déjà mis en œuvre, en prenant comme point de départ de l'analyse le schéma invariant à travers lequel les énoncés s'élaborent. Pour *quebrar*, le schéma se formule ainsi : *QUEBRAR convoque des constituants interdépendants (et donc solidaires) pour dire cette SOLIDARITÉ DÉFAITE.*

Cette formulation signale que la mise en énoncé de ce verbe convoque nécessairement ce qui constitue alors l'UN SOLIDAIRE (des *constituants interdépendants*). Pour que *a quebra* (le brisement, la rupture etc.) s'instaure, il faut que soit reconstitué, d'une façon ou d'une autre,

ce rapport de SOLIDARITÉ (ce que nous appelons l'UN SOLIDAIRE). Voyons les exemples.

(1) Ele *quebrou* o vaso.

(Il a *brisé* le vase.)

Le terme *o vaso* (le vase) renvoie à la solidarité qui lie entre elles des parties interdépendantes de ce vase, parties qui prennent la forme soit des différents éléments formant l'ensemble vase (*ped, anse* etc.), soit de ce qui fait la matière même du vase et sa faculté d'être cassable (*vase en verre, en céramique* etc.). *Quebrar* exprime une désolidarisation : le pied n'est plus intégré au tout que constitue le vase, ou le vase est réduit à des morceaux sans lien les uns avec les autres.

(2) Ele *quebrou* a empresa ?

(Il _____ l'entreprise ?, i.e. L'entreprise a *fait faillite* à cause de lui).

La présence de *quebrar* a d'abord pour effet que le terme *a empresa* (l'entreprise) se voit associé, dans cet énoncé, à ce qui fait la solidarité d'une organisation, d'une structure administrative et économique. *Quebrar*, en exprimant la désolidarisation de cette structure, s'approche alors de *faire faillite* ou d'*être ruiné*.

(3) O carro *quebrou*.

(La voiture *est en panne*.)

Le terme *o carro* (la voiture) s'interprète comme renvoyant au système mécanique de l'auto, et donc à nouveau à ce qui fait la solidarité d'un système constitué lui-même de parties interdépendantes. La désolidarisation exprimée par *quebrar* se manifeste alors dans le fait que ce système soit *en panne*.

(4) Uma grande onda *se quebrou* sobre a embarcação.

(Une grande vague a *déferlé* sur le bateau.)

Il est intéressant d'observer que le terme *uma grande onda* (une grande vague) est là aussi appréhendé par le verbe en termes de solidarité, dans ce cas du point de vue de ce qui fait la solidarité d'un mouvement ondulatoire régulier – des oscillations périodiques entre la crête et le creux, chacun (crête et creux) étant sous la dépendance de l'autre (la crête dépend du creux, et vice versa). *Quebrar* exprime l'interruption de ce mouvement régulier, le brisement de la vague.

(5) A terapia do riso *quebrou* a rotina do Centro de Hemodiálise.

(La thérapie du rire a *cassé* la routine du Centre d'Hemodialyse.)

Le terme *a rotina* (la routine) renvoie à des pratiques régulières, systématiques, qui sont appréhendées, à cause de *quebrar*, en termes de solidarité, avec chacune de ces pratiques sous la dépendance des autres (il n'y a pas de routine qui ne soit pas attachée à la répétition dans le temps : la routine est la répétition d'une pratique). Ici on a une pratique régulière qui cesse.

(6) O cara *quebrou* o ritmo da música.

(Le mec a *cassé* le rythme de la musique.)

O ritmo (le rythme) renvoie à la solidarité d'une constance d'intervalles musicaux. On a un phénomène régulier qui cesse.

(7) Ele *quebrou* a promessa de não se casar.

(Il n'a pas tenu sa promesse de ne pas se marier.)

Le terme *a promessa* (la promesse) renvoie à la solidarité des gens qui se trouvent attachés par l'engagement que constitue cette promesse. *Quebrar* exprime que la promesse n'est plus valable car l'engagement n'a pas été tenu.

(8) O Papa quebrou o protocolo, (ele) saiu do papamóvel e dirigiu-se aos fiéis.

(Le Pape n'a pas respecté le protocole, il est sorti de la papamobile et s'est dirigé vers les fidèles.)

O protocolo (le protocole) renvoie à la solidarité d'un dispositif constitué de règles et d'usages à respecter. *Quebrar* exprime que le Pape, en ne respectant pas l'une de ces règles, n'a pas tenu l'engagement fixé par le protocole.

(9) Ela quebrou o silêncio e falou com a imprensa.

(Elle a rompu le silence et a parlé aux médias.)

Le terme *o silêncio* (le silence) se trouve, ici encore, rapporté à une forme de solidarité : la solidarité des gens attachés les uns aux autres par leur engagement à ne pas révéler quelque chose. *Quebrar* rend manifeste le fait que cette solidarité ne se vérifie plus.

Le schéma invariant propre à *quebrar* se configure différemment selon la façon dont le paramètre *solidarité* (ou l'UN SOLIDAIRE) est mobilisé. Cela nous donne à nouveau trois groupes de fonctionnement énonciatifs, mis en évidence à partir des régularités observées : un 1^{er} groupe où la solidarité se rapporte à la relation *tout-partie* organisant les ensembles auxquels renvoient les termes *vase, entreprise, automobile* etc. ; un 2^{ème} groupe où la solidarité renvoie à des pratiques systématiques et régulières, à des phénomènes constants qui se déroulent donc circonstanciellement, qui se manifestent par des termes tels que *vague, routine, rythme* etc. ; et un 3^{ème} groupe où la solidarité, en renvoyant aux normes et règles qui attachent des gens entre eux, se manifeste par des termes comme *promesse, protocole, silence* etc.

Considérons le 1^{er} groupe où l'UN SOLIDAIRE intègre un rapport *tout-partie* : (X) est ainsi une structure solidaire intégrant intrinsèquement des constituants interdépendants (Y). *Quebrar* renvoie alors à une destruction structurale, à une désolidarisation interne.

Les énoncés (1), (2) et (3) font partie de ce groupe. Par exemple, en (1), *o vaso* (le vase), appréhendé comme une structure solidaire (X), donne lieu à des parties (Y) attachées à cette structure : soit l'on a l'anse (partie) qui se détache du vase (tout), soit l'on reconstitue une substance cassante, les parties faisant alors référence à cette substance (les morceaux d'un vase en céramique etc.).

Le 2^{ème} groupe est constitué des énoncés où l'UN SOLIDAIRE (X) renvoie à une solidarité caractérisée par des phénomènes circonstanciels (Y) qui sont sous la dépendance l'un de l'autre. Si nous prenons *a rotina* (la routine), (X) reprend le fait que l'on a un instant t vérifiant une pratique donnée qui ne peut se caractériser comme routine qu'à partir du moment où l'on la rattache à un instant autre vérifiant cette même pratique : on a affaire à des phénomènes interdépendants dans l'espace-temps. *Quebrar* exprime que le phénomène a circonstanciellement cessé (il peut être repris, par exemple). Les énoncés (4), (5) et (6) appartiennent à ce 2^{ème} groupe.

Le 3^{ème} groupe est constitué d'énoncés dans lesquels l'interdépendance n'existe pas en dehors de (X) lui-même. Il n'y a pas de (X) susceptible d'être intrinsèquement *brisé, détruit*, comme dans le 1^{er} groupe ; (X) ne s'interprète pas non plus comme le lieu d'une solidarité

circonstancielle, susceptible d'être *interrompue*, comme dans le 2^{ème} groupe. (X) est une interdépendance qui n'existe que tant qu'il y a des liens.

Les énoncés (7), (8) et (9) relèvent de ce groupe. Le verbe convoque des termes qui renvoient à une solidarité du contrat : *a promessa* (la promesse), qui aurait dû être tenue ; *o protocolo* (le protocole), qui aurait dû être respecté ; *o silêncio* (le silence), appréhendé comme un engagement, qui n'aurait pas dû être rompu. En (7), par exemple, la promesse s'entend comme un contrat ou une déclaration verbale qui met quelqu'un sous la dépendance de ce qu'il a promis. *Quebrar* exprime la perte de validité de ces contrats en tant qu'ils engagent les parties qui les ont passés.

4. Figure et jeu notionnel

Les schémas invariants présentés nous permettent de faire l'hypothèse que ce que l'on conçoit, en PB, par *part-* ou *quebr-*, noté < être PART > et < être QUEBR >, s'inscrit dans des configurations qui ne sont pas n'importe lesquelles, parce qu'attachées à des principes invariants d'ordre langagier. Cela montre que la mise en énoncé des notions < être PART > et < être QUEBR > répond à une forme de configuration d'une *figure notionnelle* associée à la notion en question.

Pour mieux comprendre la *figure notionnelle*, reprenons le concept de notion, réalité d'ordre qualitative topologiquement conçue comme un ensemble de propriétés (un *domaine*), ce que l'on note Qlt. Si la notion est représentée par < être P >, comme l'on a avec < être PART >, c'est parce que P fait référence à la propriété en jeu (la désunion de l'UN : ce que nous appelons *l'UN désuni*) indépendamment du lexème qui l'instancie (*partir, partida, parte* etc.). Par contre, l'occurrence de P situe la notion spatio-temporellement, car elle est énoncée. L'occurrence est une délimitation de la notion, ce que l'on note Qnt.

Nous retrouvons ainsi deux autres concepts du modèle culiolien : Qlt fait référence à la réalité qualitative de la notion < être P > auquel un énoncé donne accès ; Qnt fait référence à l'événement énonciatif qui délimite une portion d'espace-temps spécifiée par la notion < être P >. Par exemple, avec *partir*, chaque énoncé comprenant cette unité donne accès à la notion < être PART > en même temps qu'il la délimite : il y a configuration de la notion, celle-ci se trouvant de fait configurée par les éléments constitutifs de l'énoncé lui-même.

La figure notionnelle est unique, quoique déformable, ce qui s'explique par le fait qu'elle articule Qlt et Qnt différemment : nous avons Qnt-Qlt quand la figure notionnelle présente de façon interne la forme (des parts ou des constituants interdépendants) exprimant quantitativement la notion qualitative correspondant à l'UN UNI pour < être PART > ou à l'UN SOLIDAIRE pour < être QUEBR > ; nous avons Qnt quand la figure notionnelle présente la forme quantitative (des parts ou des constituants interdépendants) exprimant la notion de manière circonstancielle et donc externe à cette notion en tant que qualité ; et nous avons Qlt quand la figure notionnelle n'a pas de forme, interne ou externe : il y a une indissociabilité entre l'UN et la part, entre l'UN SOLIDAIRE et le constituant interdépendant.

Nous retrouvons ces différentes configurations dans les tableaux 1 et 2 ci-dessous. Dans ces tableaux, nous proposons des images pour schématiser les configurations en jeu. Ces images cherchent à mettre en évidence, sans doute de manière approximative, la nature déformable de la figure notionnelle selon la façon dont elle intègre Qlt et Qnt. Dans la mesure où la figure notionnelle fait voir *le geste (cognitif)*, dans la mesure où elle s'avère être prise dans un mouvement incessant dû à une plasticité ininterrompue, ce que nous avons dans chaque énoncé (dans chaque usage de la notion), ce sont les chemins qui sont frayés par cette figure,

ce sont leurs tracés, comme si le mouvement avait pris une direction qui n'est pas n'importe laquelle. C'est cette direction que nous avons tenté de décrire au travers de nos groupes : une direction où le Qnt s'articule au Qlt, une direction où la notion ne s'exprime que quantitativement, une direction où elle ne s'exprime que qualitativement.

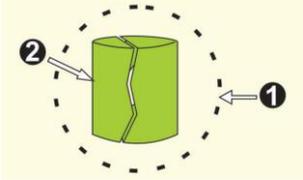
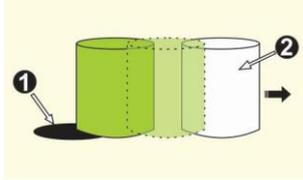
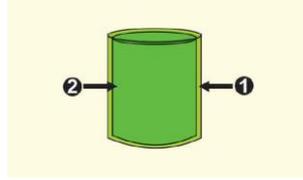
Figure notionnelle : l'UN désuni		
Configuration I	Configuration II	Configuration III
		
1 ^{er} groupe (Qnt-Qlt)	2 ^{ème} groupe (Qnt)	3 ^{ème} groupe (Qlt)
UN interne : des éléments unis forment un UN.	UN externe : un site localisateur et un localisé forment circonstanciellement un UN.	Les éléments sont définis comme des parties qui ne sont unies que dans le temps de cette union.
Dans la configuration, (1) est l'UN et (2), la part, la forme interne qui exprime l'UN.	Dans la configuration, (1) est le site localisateur instanciant (2), le localisé, qui s'écarte de (1). (1) et (2) expriment circonstanciellement l'UN.	Dans la configuration, (2) n'est pas interne à (1). On exprime leur indissociabilité. L'UN désuni ne conduit ni à une part, ni au départ, mais à l'invalidation du statut de part.
On exprime la <i>désunion interne</i> : division qui donne à voir les parts, les morceaux etc.	On exprime la <i>désunion externe</i> : éloignement qui donne à voir le départ.	On exprime la <i>non-union</i> : la rupture, la perte de lien qui fait que le statut de part ne se vérifie plus.

Tableau 1. La figure notionnelle < être PART > et ses configurations

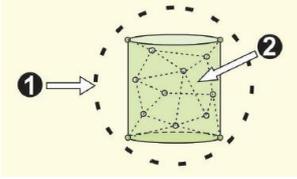
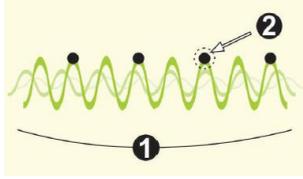
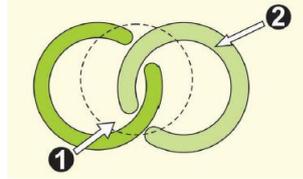
Figure notionnelle : la SOLIDARITÉ défaite		
Configuration I	Configuration II	Configuration III
		
1 ^{er} groupe (Qnt-Qlt)	2 ^{ème} groupe II (Qnt)	3 ^{ème} groupe (Qlt)
SOLIDARITÉ interne : des constituants interdépendants forment un UN SOLIDAIRE.	SOLIDARITÉ externe : des constituants interdépendants forment un UN SOLIDAIRE d'une façon circonstancielle.	Les éléments sont définis comme des constituants qui ne sont interdépendants que dans le temps d'un rapport de solidarité.
Dans la configuration, (1) correspond à l'UN SOLIDAIRE et (2) correspond aux constituants interdépendants.	Dans la configuration, (1) est l'UN SOLIDAIRE (phénomène ordonné) et (2), les constituants.	Dans la configuration, (2), comme constituant, ne se vérifie pas en dehors du rapport établi : (1) exprime l'indissociabilité entre l'UN SOLIDAIRE et ce qui le constitue. L'UN SOLIDAIRE défait conduit à l'invalidation du statut de constituant.
On exprime la <i>désolidarisation interne</i> : on a une destruction structurale.	On exprime la <i>désolidarisation externe</i> : on a un phénomène ordonné interrompu, qui cesse.	On exprime la <i>non-solidarité</i> : la rupture, la perte de lien qui montre que le statut de constituant interdépendant ne se vérifie plus.

Tableau 2. La figure notionnelle < être QUEBR > et ses configurations

En termes plus théoriques, nous avons Qlt-Qnt quand la stabilité de l'occurrence se fonde sur la relation à une forme interne (type) sur le domaine notionnel. On a l'identification à un type défini en l'absence même de toute prédication ; nous avons Qnt quand il n'y a pas de forme interne (type) qui stabilise, qui puisse définir une identification, mais une forme externe, circonstancielle. Tout se passe comme si le domaine n'avait pas d'intérieur, au moins hors prédication ; et nous avons QLT quand nous avons affaire à de l'homogène sur le domaine ; sortir de ce qui a la qualité P en jeu, c'est passer dans l'extérieur, dans ce qui a la propriété d'être non-P⁷ (De Vogüé, 1989).

⁷ D'où le fait que, dans le 3^{ème} groupe, nous exprimons la non-union, la non-solidarité, c'est-à-dire la perte de lien qui montre que le statut de part, de constituant interdépendant, ne se vérifie plus : on sort de ce qui a la qualité P en jeu.

5. Variation interlangue : portugais brésilien et portugais européen

Les recherches menées jusqu'à présent sur le portugais brésilien (PB) nous ont permis d'observer une différence assez intéressante concernant le fonctionnement de ces verbes en portugais européen (PE). Pour en donner quelques illustrations, nous constatons que les expressions *partir o ovo* (l'œuf) ou *partir as costelas* (les côtes) mobilisent, en PB et en PE, des emplois des termes *l'œuf* et *les côtes* qui ne sont pas les mêmes.

En PB, *partir* délimite le terme *o ovo* (l'œuf) comme une unité (l'UN) soit sous l'optique d'un état de cuisson (un l'œuf dur), soit sous l'optique de l'uniformité de sa substance, où le jaune et le blanc sont mélangés (des l'œufs brouillés). Cela signifie que les qualificatifs *dur*, *brouillés* sont nécessaires pour que *partir* soit énoncé avec le terme *ovo* (œuf) en PB : par exemple, nous allons interpréter *partir o ovo* comme la partition d'un l'œuf dur en deux moitiés, en plusieurs parts etc. En PE, le terme *o ovo* est appréhendé comme *la coquille de l'œuf*, ce qui signifie que l'œuf peut être cru. En PB, nous employons *quebrar* quand nous parlons de la coquille.

Cela s'observe aussi avec un terme comme *costelas* (côtes). Tandis qu'en PB, *partir as costelas* appréhende la partition comme ce qui sépare les éléments (chaque côte) s'intégrant à une pièce unique (les côtes), en PE, la partition porte sur l'os lui-même. On comprend pourquoi, en PB, *partir as costelas* est employé dans des contextes culinaires : le terme *as costelas* renvoie à une pièce entière de l'animal (les côtes du porc) que l'on divise en parties. Pour exprimer quelqu'un qui a eu l'os endommagé, le PB emploie non pas *partir* mais *quebrar*.

Cela ne veut pas dire que *partir*, en PE, ne renvoie plus à la figure notionnelle exprimée par *l'UN désuni*. Il la met certainement en jeu, mais d'une autre façon. Par exemple, dans le cas de *o ovo* (l'œuf), en PE, l'UN fait référence à la coquille (de l'œuf) en tant qu'unité entière et intacte. En PB, par contre, en employant *quebrar o ovo*, nous appréhendons la coquille sous l'optique de sa solidarité, de sa qualité solide. Alors, l'emploi de *partir* avec le même terme *o ovo* (l'œuf) nous pousse, en brésilien, à reconstruire l'UN par d'autres voies : *ovo duro* (œuf dur). Le même raisonnement est valable pour le terme *as costelas* (les côtes).

En résumé, les tracés de ce *geste* constitutif de la figure notionnelle permettent de comprendre pourquoi la langue, dans cette perspective, est intrinsèquement créative. Quelques emplois peuvent complètement disparaître, mais d'autres vont surgir, comme c'est le cas du tout récent #Partiu en PB (#Partiu Vida Nova...), où le verbe acquiert une valeur proche de *commencer* (*Une vie nouvelle commence*). Cette valeur est facilement comprise si l'on reprend la configuration du 2^{ème} groupe : *la vie* est prise dans un nouvel trajet, elle aura un nouveau chemin à actualiser. Des emplois comme ceux-ci, y compris ceux qui paraissent figés ou argotiques, peuvent, finalement, être véritablement expliqués.

Conclusion

Le concept de *notion* suppose une cognition se trouvant sous la dépendance d'un corps qui « expérience » : il s'agit de ce que nous avons élaboré à partir de notre activité sensori-motrice, « de nos relations au monde, aux objets, à autrui, de notre appartenance à une culture, de l'interdiscours dans lequel nous baignons » (Culioli, 1990 : 21).

Ce concept fait également référence à une rationalité du même ordre que celle que l'on observe dans les gestes qu'un enfant fait quand il prend un bol et le met sur la tête comme si c'était un chapeau ou que quelqu'un fait en rejoignant les mains pour boire à une source (Culioli & Normand, 2005). Dans ces gestes, selon Culioli, il y a l'opération d'une rationalité *nouvelle* et *silencieuse*, qui est en rapport avec une rationalité très ancienne, antérieurement existante, et qui « est une manière de conduire les pensées qui recherche une certaine cohérence et qui ne passe pas par le langage » (Culioli & Normand, 2005 : 22).

La rationalité dont nous parlons, de nature cognitive, est donc attachée au corps et aux gestes : « ce sont des formes, appelons-les de *raisonnement*, si l'on veut, mais qui ne passent pas nécessairement par la verbalisation » (Culioli & Normand, 2005 : 22).

La compréhension de l'activité du langage touche à ce point, qui consiste à s'approcher d'une rationalité par le biais des énoncés dans les différentes langues tout en sachant qu'il y aura des pertes, puisque cette rationalité silencieuse n'est pas celle de la communication, de la stabilité linéaire nécessaire aux échanges et propre au niveau linguistique (niveau II).

Se manifestant au travers de l'ordre apparent qui est celui de la linéarité, le niveau II cache le foisonnement propre au niveau I, « une activité permanente dont nous n'avons pas conscience » (Culioli & Normand, 2005 : 111) qui va projeter des chemins susceptibles d'être stabilisés dans le niveau II.

Cela nous conduit à la question de l'incorporel (Romero, Flores, à paraître), qui renvoie au jeu de relations – à une théorie de l'abstraction – et aux modes d'existence sur lesquels se fondent les représentants linguistiques (et gestuels), un mode qui est enfoui, qui n'apparaît pas, et un autre mode qui est perçu, ce qui nous fait comprendre que « c'est à partir de quelque chose de matériel, constitué lui-même de relations sans matérialité, que nous construisons des objets perceptibles, sensoriels, donc accessibles » (Culioli & Normand, 2005 : 41).

En conclusion, cette activité interne, toute en gardant sa dynamique constitutive, est orientée, constructrice et régulée, elle est créative. Culioli la définit comme téléonomique, le téléos dont il parle étant « ce qui tend vers, il y a un élan... Il y a des directions et ces directions ne sont pas directement ajustées (...) » (Culioli & Normand, 2005 : 260). On retrouve bel et bien Varela *et al.* (1993 : 239) quand ils affirment que, d'un côté, « les structures cognitives se dégagent de types récurrents de motifs sensori-moteurs qui permettent à l'action d'être guidée par la perception », de l'autre, le processus de consolidation se fait toujours « à partir d'une dynamique chaotique ».

Par conséquent, « le sens commun » ne se joue que dans les ajustements qui ont lieu dans les interactions : le sens est toujours conquis. Il y a des procès de stabilisation à partir de ce qui est intrinsèquement déformable. Et cette stabilisation ne se donne pas par des déplacements ou des extensions métaphoriques (les configurations ne sont pas conçues comme une extension l'une de l'autre, ni comme antérieures l'une à l'autre) : le jeu entre le niveau I et le niveau II soutient l'existence d'un domaine notionnel qui se réorganise, à chaque fois, selon certains principes invariants.

Nous comprenons en conclusion pourquoi le langage est dans un rapport d'extériorité-intériorité vis-à-vis du sujet, étant donné qu'il y a, d'un côté, des variations et des ajustements entre le niveau I (cognitif-notionnel) et le niveau II (linguistique), de l'autre, un facteur qui tend à réguler et stabiliser, dans la communication, ce qui est par nature hétérogène, variable. Nous avons toujours un côté interne, celui du jeu entre I et II dans le processus de production-compréhension des formes, et externe, où il y a des régulations à partir de ce qui, par nature, varie.

L'activité de langage, forme des formes que nous nous approprions, manifeste, finalement, un aspect diachronique, ce qui ne pouvait pas en être autrement, car « nous sommes tous diachroniques ; nous représentons quelques centaines de milliers d'années », comme affirme sagement Culioli (Culioli & Normand, 2005 : 111). Et elle est enactée dans des situations particulières, à chaque fois que, dans une langue donnée, des énoncés s'élaborent.

Références bibliographiques

CULIOLI, Antoine (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*. Paris : Ophrys.

CULIOLI, Antoine (1999a). *Pour une linguistique de l'énonciation : formalisation et opérations de repérage*. Paris : Ophrys.

CULIOLI, Antoine (1999b). *Pour une linguistique de l'énonciation : domaine notionnel*. Paris : Ophrys.

CULIOLI, Antoine (2011). Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage. *Faits de langues*, Les Cahiers, 3, 7-31.

CULIOLI, Antoine & NORMAND, Claudine (2005). *Onze rencontres sur le langage et les langues*. Paris : Ophrys.

DE VOGÜE, Sarah (1989). Discret, dense, compact : les enjeux énonciatifs d'une typologie lexicale. Dans J.-J. Franckel (dir.), *La notion de prédicat* (p. 1-37). Paris : Collection ERA 642, Paris 7.

DE VOGÜE, Sarah (2006). Invariance culiolienne. Dans D. Ducard & C. Normand (dir.), *Antoine Culioli. Un homme dans le langage* (p. 302-331). Paris : Ophrys.

DE VOGÜE, Sarah (2011). La langue entre cognition et discours. Dans J. Chuquet (dir.), *Le langage et ses niveaux d'analyse* (p. 33-44). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

MAGRO, Cristina (2002). Afinidades eletivas: cibernética, ciências cognitivas e a biologia do conhecer. *Margem*, 15, 13-36.

MATURANA, Humberto (2014). Biologia da linguagem: a epistemologia da realidade. Dans H. Maturana & C. Magro & M. Graciano & N. Vaz (dir.), *A ontologia da realidade* (2^a ed., p. 147-198). Belo Horizonte: Editora UFMG.

ROMERO, Márcia (2017). Léxico, invariância y actividad de lenguaje. Dans A. L. García-Molins & D. J. Jiménez (dir.) *Enacción y Léxico* (p. 121-142). Valencia : Tirant Humanidades.

ROMERO, Márcia & FLORES, Valdir do Nascimento (à paraître). Le linguiste et l'invention du langage. *LinX*, 74. Paris Ouest-La Défense.

VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan & ROSCH, Eleanor (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Seuil.